

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Ignorants, les éditeurs québécois?

André Vanasse

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62505ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2011). Ignorants, les éditeurs québécois? *Lettres québécoises*, (141), 3-3.

Ignorants, les éditeurs québécois ?

Dans le numéro d'*Entre les lignes* de l'automne 2010 (volume VII, numéro 1), on a eu la très bonne idée de monter un dossier sur la littérature canadienne-anglaise. On y trouve six articles et entrevues. Un dossier diversifié donc, mais qui laisse un drôle de goût dans la bouche...

Le dossier en question présente un portrait de la littérature canadienne-anglaise tout à fait éclairant. Qu'on ait jugé bon de consacrer un article particulier aux écrivains anglo-québécois me paraît *a priori* un geste nécessaire et appréciable.

Diversité géographique

Trop de gens pensent que la littérature canadienne-anglaise est écrite à Toronto alors que c'est loin d'être le cas. En fait, ce qui ressort de ce dossier, c'est précisément le fait que l'autre littérature s'impose par son régionalisme. Non seulement le Québec peut-il se vanter d'avoir vu naître de grands auteurs qui sont nommés dans l'article d'Annick Duchatel, mais c'est le cas aussi de la Colombie-Britannique (où vit la grande et insurpassable Alice Munro, mais aussi Bill Gaston et Wayson Choy), des provinces de l'Ouest (Sandra Birdsell, Aritha van Herk, entre autres) et de la région des Maritimes (Michael Winter, Lisa Moore). Ils font tous honneur à leur région.

« L'ignorance historique des éditeurs québécois »

En fait, ce qui m'a fait bondir dans cet article, c'est cette remarque assassine prononcée par David Homel :

L'écrivain David Homel ironise sur « l'ignorance historique des éditeurs québécois ». « Je me souviens de l'époque où le Canada anglais s'intéressait beaucoup aux œuvres québécoises pour des raisons politiques, tandis qu'au Québec on pensait qu'il n'y avait pas de littérature au Canada... » (p. 17)

Puisque David Homel se permet de faire de l'ironie, on me permettra d'en faire à son sujet : à l'époque, qui pouvait bien connaître de la littérature canadienne cet Étasunien de Chicago qui avait fui son pays — comme beaucoup d'autres du reste — pour protester contre la guerre au Vietnam ? Probablement rien du tout ou peu s'en faut ?

Cela dit, il est vrai qu'un vent nouveau souffle au Canada au cours des années soixante. On assiste, entre 1965 et 1975, à une véritable explosion de l'édition anglo-canadienne jusque-là dominée par des succursales de l'Angleterre dont les principales maisons n'étaient que des « dépôts ». Les plus importantes étaient Mcmillan de même que McClelland and Stewart, à cette particularité près que Jack McClelland sera le premier de la dynastie à donner enfin une place de choix aux auteurs canadiens au début des années cinquante. Un de ses grands succès sera du reste Gabrielle Roy. Mais elle est loin d'être la seule, puisque Jack

McClelland publiera au fil des ans les plus grands de la littérature canadienne. Et puis la chance voudra qu'il soit remplacé par Douglas Gibson, un éditeur de très grand talent.

Ainsi, au cours de cette décennie 1965-1975, on verra de jeunes maisons modifier radicalement le visage de l'édition canadienne. Coach House est créée en 1965, House of Anansi, en 1967, Lester & Orpen Dennys, en 1973. Le mouvement touche non seulement Toronto, mais toutes les grandes villes canadiennes où l'on voit naître des maisons d'édition menées par des jeunes. Ce sont Douglas & McIntyre et Talonbooks à Vancouver ; Western Producer Prairie Books à Saskatoon ; Oberon Press à Ottawa ; Harvest House et Véhicule Press à Montréal ; Fiddlehead Books à Fredericton ; Breakwater à Saint-Jean. Tout à coup, le visage de l'édition devient plus nationaliste, tout comme c'est le cas au Québec où le monde de l'édition, autrefois dominé par le clergé, connaît lui aussi un nouveau départ.

Les auteurs québécois en traduction

Que le Canada anglais ait publié des auteurs québécois, cela est un fait, mais que le Québec ait été borné au point de lever le nez sur les productions canadiennes est une aberration. Depuis la création du programme d'aide à la traduction en 1972-1973, les francophones — qui constituent actuellement 27 % de la population canadienne — ont toujours largement dépassé le Canada anglais en ce qui concerne la traduction. Je me souviens que, dans les années soixante-dix, le Cercle du livre de France/CLF, aujourd'hui les Éditions Pierre Tisseyre, avait décidé de consacrer une partie importante de sa production annuelle à la traduction dans sa collection « Deux solitudes ». Aujourd'hui, on félicite Antoine Tanguay, que je considère comme l'un des meilleurs éditeurs de la relève, d'avoir fait connaître Margaret Laurence au public québécois avec *The Stone Angel* (*L'Ange de pierre*). Mais sait-on que ce titre ainsi que *The Diviners* (*L'oracle*) et *A Jest of God* (*Un Dieu farceur*) de la même auteure avaient été traduits par les éditions CLF trente-cinq ans auparavant ? Même remarque pour Mordecai Richler, Robertson Davies, W.O. Mitchell et combien d'autres ? La traduction, chez les éditeurs québécois, est donc ancrée dans nos mœurs depuis fort longtemps, quoi qu'en pense David Homel. Et les Éditions Pierre Tisseyre n'étaient pas la seule maison en lice.

Des chiffres ?

Il est dommage que le Conseil des Arts ne donne plus accès aux statistiques sur la traduction depuis la création du programme. Information prise, cette lacune est due aux changements informatiques. Quoi qu'il en soit, j'avais déjà établi des statistiques, il y a une dizaine d'années, et le Québec était toujours très nettement en avance sur les éditeurs canadiens-anglais.

Selon les sources du Conseil des Arts du Canada, durant les cinq dernières années (de 2005-2006 à 2009-2010), les éditeurs francophones ont traduit 270 œuvres contre 149 pour les anglophones. Cela signifie 1,8 fois plus que les anglophones, mais si on tient compte que les Anglais sont environ trois fois plus nombreux que les francophones, cela veut dire que le Québec traduit cinq fois plus de textes que les Anglo-Canadiens !

Des ignorants de l'autre littérature, les éditeurs québécois, selon David Homel ? Je crois plutôt que c'est David Homel qui l'est. Il a toujours aimé porter des jugements lapidaires. C'est son droit, mais il faudrait un jour qu'il comprenne qu'il est grave de lancer des paroles en l'air quand on les base sur des impressions, impressions incontestablement fausses, et qui ressemblent malheureusement à du mépris. ¹⁹